

*Il était une fois un peuple* ou, plus vraisemblablement, un ensemble de peuples parlant une langue commune et partageant un certain nombre d'autres traits culturels, cosmogoniques, mythologiques: les Indo-européens. Bien que seuls quelques rares détails archéologiques viennent corroborer leur existence, notre foi en leur existence est inébranlable, parce que l'ethnologie et la linguistique comparée ne laissent que très peu de place au doute.

Il y a plus de 3000 ans, alors que Napoléon n'était même pas caporal et que Goethe était encore un illustre inconnu, ces populations semi-nomades vivaient heureuses dans les immenses steppes de l'Europe extrême orientale et de l'Asie centrale. Mais bien sûr, leur bonheur dura ce que durèrent les roses, quelques siècles, quelques millénaires tout au plus. Chassés par des conditions climatiques exécrables et par des envahisseurs peu avenants, les Indo-européens furent finalement contraints de quitter leurs vastes plaines et de partir sous d'autres cieux. Alors commença la grande aventure: une partie d'entre eux partirent donc vers le sud et le sud-est, et s'installèrent sur les rives de l'Indus et du Gange, en Iran, en Arménie, en Anatolie. Le reste partit vers l'ouest, et le sud-ouest, en Europe centrale, dans les Balkans et dans la péninsule italienne. Là, au fil du temps, les nouveaux arrivants se mêlèrent aux populations autochtones et s'isolèrent, au point de former peu à peu de nouveaux peuples, avec des langues certes apparentées, mais bien distinctes: les Baltes, les Celtes, les Germains, les Grecs, les Italiques, les Slaves.

Les Baltes vivaient sur les rives méridionales de la mer Baltique, dont les Slaves occupaient l'arrière-pays, au sens très, très large du terme. Les Germains, avenants, demeuraient au sud de la péninsule scandinave et au nord de l'Allemagne. Les Celtes n'en firent pas encore un fromage, eux qui occupaient le territoire qui se trouve entre le massif central allemand et le nord des Alpes. Les Italiques, qui aimaient les femmes et le vin, vivaient déjà dans la péninsule italienne, où ils inventèrent ensuite la «dolce vita» et la «squadra azzurra». «Quant aux Grecs, ou Achéens, comme ils se nommaient eux-mêmes, qui aimaient les oracles, les croisières et la résine, c'est dans le Péloponnèse, qu'ils trouvèrent leur Byzance.

Déjà à l'étroit dans leur territoire, et déjà en guerre constante avec les Baltes et les Slaves, eux-mêmes soumis à des pressions exercées par les tribus turco-tatares et finnoises sur les confins orientaux de leur pays, les Germains se mirent à convoiter les terres des Celtes où coulaient le lait et la cervoise (le foie gras et le champagne n'existaient pas encore), et ils finirent par envahir leur territoire. Ce n'était qu'une répétition générale...

Contraints d'émigrer, les Celtes s'établirent dans un premier temps dans la région rhénane et la Suisse, puis dans des territoires peuplés de Ligures et, en moindre mesure, d'Ibères, soit, le nord de l'Italie (Gaule Cisalpine), l'ensemble de la France (Gaule transalpine et chevelue) et le bassin atlantique de la péninsule ibérique (le nord-ouest, notamment). Ils ont ensuite essaimé vers le nord-ouest du continent (Bretagne et Irlande) et quelques originaux sont aussi partis vers l'est de l'Europe (d'où le nom de

la Galicie, en Pologne orientale), voire en Asie mineure, où de nombreux toponymes, tels la Galatie, au sud-ouest d'Ankara, attestent encore le passage de nos cousins d'Asie mineure.

Il y a 2000 ans, les Germains, relativement peu nombreux encore, se comprenaient entre eux. Mais là aussi, avec le temps, leur langue divergea en une infinité de dialectes que les spécialistes regroupent sous trois grandes catégories: le germain du nord, le germain de l'est et le germain de l'ouest.

Les forts en géographie auront deviné que dans le germain du nord, il faut inclure les langues scandinaves (à l'exception notoire du finnois et du lapon et tout autre langue non germanique qui aurait pu nous échapper): danois, féroïen, islandais, norvégien et suédois. Dans le domaine du germain oriental, qui a plus ou moins disparu sans laisser de trace digne de ce nom, il convient de citer le plus important: le gothique, dont nous avons une idée assez précise, grâce à la traduction au wisigoth de certains passages de la Bible par l'évêque Ulfila - tous les gens de goût savent que le wisigoth est bien du gothique de l'ouest, mais que les Wisigoths n'étaient à l'ouest que par rapport aux Ostrogoths et non par rapport à l'Empire romain. Enfin, nous en venons aux dialectes occidentaux, qui se subdivisent en germain du nord-ouest et du sud-ouest. Parmi les premiers, nous trouvons les langues dérivées du bas allemand, soit, l'anglais (initialement très proche du bas allemand, l'anglais a suivi une évolution très particulière, puisque les mots germaniques sont aujourd'hui minoritaires dans son vocabulaire et que sa grammaire s'est simplifiée à l'extrême), le platt deutsch, et le hollandais et le flamand (que l'on réunit

souvent sous l'appellation «néerlandais»); dans la deuxième catégorie, nous trouvons les langues dérivées du haut allemand, à savoir, entre autres, l'alémanique, le bavarois, le franconien, le saxon, le souabe.

Rappelons que la langue allemande n'existait pas en tant que telle avant le XIVe siècle. Il y avait bien tout un conglomerat de langues et de dialectes plus ou moins différenciés, mais pas un idiome à proprement parler. Certes, de nombreux documents attestent que plusieurs dialectes étaient déjà des langues écrites bien avant cette époque, mais leur diffusion était quasi confidentielle, parce qu'ils n'étaient pas compris au-delà des territoires adjacents. Rappelons également qu'à cette époque, l'Allemagne elle-même n'existe pas. Une infinité de petits Etats, principautés, ducats et autres marquissats composent le Saint Empire romain germanique, mais le rôle de l'empereur à ce stade est plus symbolique que politique, et les seigneurs féodaux s'arrangent pour qu'il en soit ainsi le plus longtemps possible.

Avec la fondation des universités, au XIVe siècle (Prague, 1348; Vienne, 1365; Heidelberg, 1386; Cologne, 1388; Erfurt, 1392), le besoin d'une langue unifiée commence à se faire sentir. Quelques signes avant-coureurs allant dans le sens de l'unification sont alors perceptibles dans le milieu universitaire, mais dans les faits, la langue privilégiée de la transmission du savoir reste malgré tout le latin.

Il faudra attendre l'avènement de Charles IV et la conjonction d'une série de circonstances sociopolitiques, pour que des mesures concrètes soient enfin prises afin de parvenir à une langue allemande unifiée. En effet, la montée en force de la petite

noblesse, peu familière avec le latin, les dissensions à propos du pouvoir temporel entre le Pape et l'empereur, enfin et surtout, la nécessité pour le roi de Bohême, désormais empereur romain des Germains, d'être compris par tous ses sujets, font que Charles IV (1346-1378), dont la cour se trouve à Prague, demande à ses chanceliers de rédiger des textes qui soient compris par le plus grand nombre.

C'est donc à Prague, ville de germanisation récente, que l'on va assister aux balbutiements de ce que nous connaissons comme allemand moderne – souvent appelé, à tort, «haut» allemand. Cette ville, qui avec ses 30000 habitants est la troisième métropole européenne de l'époque, est située au carrefour de différents courants commerciaux et culturels du monde germanique; aucun dialecte n'y prime, mais des influences nombreuses s'y font sentir qui contribuent à la formation d'un koinè évolutif. Cette langue de synthèse contient certes de nombreux éléments des dialectes des régions alémaniques et de la moyenne Allemagne, mais l'ossature correspond essentiellement aux parlars de la Bavière du nord (Nuremberg et Ratisbonne) et du sud, ainsi que des rives du Danube et de la région de Vienne, dont le prestige commençait à poindre à cette époque. Luther lui-même, dont la traduction de la Bible a tant contribué à la diffusion de la langue «normalisée», admettra plus tard ne pas favoriser, lorsqu'il écrit en allemand (par opposition au latin), «une langue plutôt qu'une autre. Je me sers de la langue allemande commune, afin que l'on puisse me comprendre aussi bien en haute Allemagne qu'en basse Allemagne. Je parle donc selon la norme de la Chancellerie saxonne».

La langue allemande est donc née à la fin

du Moyen-Age d'une volonté de synthèse entre plusieurs dialectes qui, à l'image du rumantsch grischun ou de l'euskaldun de nos jours, visait à permettre la communication entre et avec les différents sujets d'un empire. Elle n'est pas le résultat de la primauté d'un dialecte particulier sur un ou plusieurs autres.

### **Il en va tout autrement du français**

Ce que l'on appelle France aujourd'hui était autrefois appelé Gaule et correspondait à l'un des territoires occupés par des Celtes, les Gaulois. Nos ancêtres les Gaulois étaient de valeureux guerriers et d'excellents cavaliers. Ils portaient des casques ailés ou à cornes (jamais à pointe), se peignaient le corps et se soûlaient en bonne et due forme avant d'aller au combat tout nus en brandissant des épées énormes et d'excellente qualité. Après avoir donné du fil à retordre aux Romains, ils finirent par adopter avec enthousiasme la culture de l'invasisseur, tant et si bien que leur contribution à la latinité, aussi bien dans le domaine des lettres que de la chose publique de l'Empire, fut remarquable. (Nous n'aborderons pas ici d'autres domaines plus futiles tels que la mode, mais disons au passage que c'est aux Gaulois que nous devons l'introduction des braies, ou pantalons...)

Ainsi, la langue celtique des Gaules disparut au Ve siècle au plus tard et ne laissa que quelques traces résiduelles, notamment dans l'agriculture (charrue, soc, sillon, glaner) et la nomenclature de la nature (noms d'arbres et d'oiseaux, tels que le chêne, le bouleau, l'alouette, la raie...). La Gaule cultivée parla donc latin pendant des siècles, alors que le peuple se dépêtrait en un bas latin toujours plus éloigné de la langue de Cicéron et de Virgile. Après la chute de

l'Empire, ce langage évolua au point de n'être plus compris dans le reste des anciennes possessions romaines et finit par se diviser en trois grandes familles de dialectes, dont deux sont connues par tous les petits Français sous le nom de langue d'oïl et langue d'oc, et une troisième, le franco-provençal, l'est un peu moins. La langue d'oïl était parlée au nord d'une ligne infléchie vers le nord, allant grosso modo du Limousin au Lyonnais, alors qu'au sud de cette ligne, les dialectes parlés étaient de langue d'oc. Quant au franco-provençal, il était parlé dans une zone triangulaire qui partait de Vichy vers le sud, en passant un peu au sud de Saint-Étienne et de Grenoble, et vers la Suisse, un peu au sud de Chalon et de Besançon. Tous les dialectes de Suisse romande et du Piémont italien font partie de la famille franco-provençale, à l'exception du jurassien, qui se trouve dans le domaine de la langue d'oïl.

La langue française est donc l'une des variantes de la langue d'oïl : celle qui était parlée dans l'Île de France. L'Île de France est la région où le roi franc Clovis a décidé de s'établir pour gouverner son royaume et à partir de laquelle les rois Francs finirent par conquérir un territoire immense, allant des Pyrénées jusqu'à l'Elbe. Les Francs étaient des Germains qui s'étaient installés dans les territoires celtes de la Belgique et des Pays-Bas de l'Allemagne du nord-ouest, germanisées depuis lors. Ils ont envahi le reste de la Gaule mais ne se sont déplacés qu'en petit nombre, de sorte que leur apport démographique et linguistique au parler des Gallo-romains a été modeste. Toutefois, il convient de remarquer que, si le nombre de vocables empruntés au francique est relativement limité, il est de qualité puisque, parmi les 1000 mots du français

de base, 35 parmi les plus usités sont d'origine francique.

Le français est donc, lui aussi, une langue de synthèse, mais une synthèse qui s'est forgée aux cours des siècles, avec des apports divers, amalgamés par la population d'une région somme toute très limitée. La codification de ce parler a commencé au IXe siècle, comme en témoignent les célèbres Serments de Strasbourg (842). Par la suite, cette langue fut façonnée selon les besoins de l'administration et les modes de la cour, mais à Paris, comme en Allemagne, la langue de la connaissance est et restera le latin jusqu'au XVe siècle, au moins. Les témoignages d'activité intellectuelle dans les langues vernaculaires ne manquent pas dans les régions de langue d'oïl, telles la Picardie, la Champagne, les pays de la Loire. Il faudra cependant attendre le XVe siècle pour trouver, en la personne de François Villon, un grand poète vraiment représentatif de la langue de Paris.

L'expansion du français se fait progressivement et assez rapidement dans les régions qui entourent Paris : la Champagne est francophone dès le XIIIe siècle, l'Orléanais et le Vendômois le seront vers le milieu du XIVe et l'Anjou, le Berry, la Bretagne (non bretonnante), le Maine et la Touraine seront conquis dès la fin du XIVe. Dans les régions qui n'appartiennent pas au domaine d'oïl, le processus sera plus lent. L'administration du Lyonnais, du Dauphiné, du Forez et de la Savoie, tous du domaine franco-provençal, se joindra au cortège dès l'annexion au royaume de France, entre le XIVe et le XVIe siècles et la langue française envahira les villes assez rapidement. En revanche, dans les régions de langue d'oc, le français aura plus de mal à se faire une

place au soleil. Certes, il est assez rapidement assimilé pour les usages administratifs où il est d'usage courant dès le XVI<sup>e</sup> siècle; mais force est de constater qu'il ne pénètre toutes les couches de la société qu'à une époque relativement récente.

Fruit d'une lente évolution du bas latin, avec quelques résidus du substrat gaulois et quelques apports franciques, la langue française est donc un corps étranger qui s'imposera de gré ou de force dans des régions où elle n'était pas toujours comprise, par le biais de l'administration dans un premier temps, de l'armée et de l'école, ensuite. On peut s'interroger quant aux traces que cette façon autoritaire d'imposer la langue a pu laisser dans la façon de percevoir et de ressentir la langue. Ainsi, là où l'Allemand voit un fait naturel, un don dont il se sert sans complexe comme d'un instrument permettant de communiquer avec autrui, le Français agit souvent avec une crainte révérencieuse et manie la langue avec force précautions. Il la considère tantôt comme une discipline monacale, dont on ne saurait se départir sans conséquences, tantôt comme une arme pouvant abattre les plus hardis, voire comme un instrument de domination.

Les langues sont toujours en pleine mutation, elles sont imprévisibles. On ne parle et on n'écrit plus aujourd'hui comme il y a cent ans, même si les codes écrits ont, somme toute, peu évolué. S'il est vrai que nos langues sont, jusqu'à un certain point, largement fixées, on n'en assiste pas moins régulièrement à des phénomènes qui les font évoluer – il suffit, dans le domaine du français, de citer l'expansion de l'argot, du verlan ou, plus récemment, du parler des banlieues parmi les jeunes de toutes les couches de la population française, dont il est encore difficile de prédire les traces qu'il laissera dans le français de demain. A cela, il convient d'ajouter les apports de langues extérieures de prestige (l'anglais, l'espagnol... l'allemand) et, qui sait, celui de populations qui viendront peut-être un jour se fixer en nos douces contrées.

Au vu de tout cela, et comme il s'agit d'un conte d'aujourd'hui, on peut dire qu'ils vécurent heureux et eurent... un ou deux enfants... tout au plus.

